

Chaire d'Anthropologie

Professeur : Monsieur P. RIVET



WINSLOW

DE QUATREFAGES



HAMY

Le Laboratoire d'Anthropologie du Muséum

Par P. RIVET
Professeur.

P. LESTER et G.-H. RIVIÈRE
Sous-Directeurs.

I. — LE PROGRAMME

L'histoire du Laboratoire d'Anthropologie du Muséum a été écrite par E.-T. HAMY (1) et R. VERNEAU (2). Nous n'y reviendrons pas ici.

La chaire d'Anthropologie proprement dite est suffisamment ancienne, les travaux des maîtres qui l'ont occupée sont assez connus, leur pensée a été assez clairement exprimée pour qu'il soit possible aujourd'hui de mettre en lumière l'orientation générale qu'ils ont voulu donner à une science dont ils furent les créateurs, puis les animateurs pendant tant d'années.

De cet examen, il apparaît que tous, sans exception, ont eu de l'anthropologie une conception essentiellement synthétique et que leur constante préoccupation a été d'étudier les groupements humains sous leurs multiples aspects, c'est-à-dire de chercher à définir simultanément leurs caractères physiques et leurs caractères culturels, associant toujours l'idée de race et l'idée de civilisation dans le cadre de leurs recherches. Dès sa leçon d'ouverture, A. DE QUATREFAGES a marqué ce point de vue avec force (3) :

« Comment doit-on entendre le titre de notre cours : Enseignement de l'anatomie, de l'histoire naturelle de l'Homme ? Faudra-t-il, s'arrêtant à la raison d'être de cette chaire, se borner à faire de l'anatomie humaine comparée ?... L'histoire complète d'un être vivant doit comprendre ses caractères extérieurs, ses mœurs, son anatomie ; on doit en exposer la

(1) HAMY (E.-T.), Les débuts de l'anthropologie et de l'anatomie humaine au Jardin des Plantes. M. Cureau de la Chambre et P. Dionis (1635-1680) (*L'Anthropologie*, Paris, t. V, 1894, p. 257-275).

(2) VERNEAU (R.), Le professeur E.-T. Hamy et ses prédécesseurs au Jardin des Plantes (*L'Anthropologie*, Paris, t. XXI, 1910, p. 257-279).

(3) QUATREFAGES (A. DE), Anthropologie, leçon d'ouverture du 17 juin 1856 (*Revue des cours publics et des sociétés savantes de Paris, de la province et de l'étranger*, Paris, 2^e année, n° 26, 29 juin 1856, p. 404-407).

physiologie, on doit le suivre dans les différentes phases de son développement. C'est ainsi, du moins, que j'ai toujours entendu les études zoologiques... Lorsqu'on a étudié d'une manière complète les caractères physiques d'une race, la forme du crâne, ses proportions avec la face, la couleur de la peau, celle des cheveux, etc., on ne connaît pas cette race suffisamment. L'intelligence humaine mérite bien, en effet, qu'on tienne compte de son développement plus ou moins complet, quand il n'est plus permis de négliger en zoologie l'instinct plus ou moins développé chez les animaux... Les animaux ont la voix, l'Homme seul a la parole, seul il a le langage : pouvons-nous négliger la manifestation d'une activité si caractéristique ? ».

En 1889, DE QUATREFAGES revient sur cette question primordiale dans la magistrale introduction anthropologique qu'il a écrite pour l'Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique : « L'anthropologie n'est qu'une branche de la zoologie et de la mammalogie en particulier. Par conséquent, l'Homme doit être étudié comme s'il s'agissait d'un insecte ou d'un mammifère. Or, l'histoire d'un groupe animal ne comprend pas seulement la description extérieure. Elle embrasse aussi l'examen comparatif des organes et des fonctions, l'étude des variations que subit le type fondamental, celle des instincts et des mœurs... ». De même, il ne suffit pas à l'anthropologie « de reconnaître les caractères physiques, extérieurs, anatomiques et physiologiques des diverses populations humaines ; de constater les conditions hygiéniques nécessaires à chaque race, de signaler ses aptitudes pathologiques. Le langage, le degré de civilisation, les industries, les arts, les mœurs, les croyances religieuses... fournissent autant de caractères qui tantôt distinguent l'un de l'autre deux groupes juxtaposés, tantôt révèlent, entre deux populations séparées par de vastes espaces, des rapports inattendus (1). »

En ce qui concerne la linguistique, A. DE QUATREFAGES avait tenu à exprimer dans un article spécial toute sa pensée (2) :

« Parmi les faits qui se rattachent à l'intelligence humaine, l'un des plus importants est, sans contredit, le langage... La voix, dans ses diverses manifestations, dépend d'une foule de circonstances anatomiques... mais, avant tout, la parole doit son origine à l'intelligence et à la nature supérieure de l'Homme.... C'est à ce double caractère que l'étude du langage doit la haute importance qu'elle acquiert dans l'examen des races humaines... Voilà pourquoi, aux caractères tirés de l'anatomie et de la physiologie, nous joindrons... ceux que fournit la linguistique. »

L'ethnographie, la linguistique, la sociologie rentrent donc, au même titre que l'étude des caractères physiques et physiologiques, dans le cadre de l'anthropologie. A. DE QUATREFAGES joint à toutes ces sciences la préhistoire, c'est-à-dire la paléontologie humaine et l'ethnographie préhistorique.

Tous les hommes de science savent avec quel bonheur il a su explorer le vaste domaine qu'il s'était ainsi assigné.

(1) QUATREFAGES (A. DE), Introduction anthropologique (*Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique* du Dr Jules Rochard, Paris, 1889, p. 1-118 du premier fascicule).

(2) QUATREFAGES (A. DE), Application de la linguistique à l'étude des races humaines (*Moniteur des cours publics littéraires, scientifiques et philosophiques*, Paris, 1^{re} année, n° 7, 2 avril 1857, p. 175-182, n° 8, 9 avril 1857, p. 211-215).

Le temps et sans doute l'occasion lui manquèrent pour constituer au Muséum l'ensemble des collections qui devaient en quelque sorte matérialiser sa conception de l'anthropologie. Il se contenta de développer l'admirable série d'ostéologie ethnique, qui reste un des plus riches trésors de notre établissement national.

Le mérite de la création d'une collection parallèle consacrée aux civilisations était réservé à celui de ses élèves qui devait devenir son successeur. E.-T. HAMY, avec l'approbation et l'appui d'A. DE QUATREFAGES, fonda en effet, en 1877, le Musée d'Ethnographie, qui fut installé en 1879 dans le Palais du Trocadéro, et en assura la direction jusqu'en 1907 ; par ce truchement, le laboratoire d'anthropologie se trouva doté des collections culturelles qui lui faisaient défaut.

E.-T. HAMY resta entièrement fidèle à la doctrine dont son maître avait tracé le large programme. Tour à tour, anthropologiste, ethnographe, préhistorien, linguiste, historien, il nous a laissé une œuvre touffue, où sa belle intelligence, son incomparable érudition, sa curiosité étonnante se jouent de toutes les difficultés d'une tâche qui requérait une connaissance d'encyclopédiste.

Pas plus qu'A. DE QUATREFAGES, il ne pouvait séparer dans son esprit l'idée de race et l'idée de civilisation. La création du Musée d'Ethnographie en est la preuve. Pas davantage, il ne voulait écarter de son programme la linguistique. Au Congrès international des Américanistes de Huelva (1), répondant à un savant qui avait supposé que les anthropologistes avaient tendance à mépriser les conclusions de la linguistique, il faisait la déclaration suivante : « Vous pourriez croire qu'il y a, comme dans un champ clos, d'un côté des gens brandissant des crânes et des tibias, de l'autre des gens brandissant d'énormes dictionnaires. Il n'en est pas ainsi. Il peut y avoir, comme dans toute école scientifique, des esprits échauffés, des gens qui exagèrent l'importance, souvent à dessein, de leurs recherches et qui, par là même, donnent aux autres l'idée d'une tension scientifique qui n'a jamais existé. Dans l'école scientifique, que je fais tous mes efforts de représenter de mon mieux, M. DE QUATREFAGES et moi, toutes les fois que nous avons besoin, sur le terrain anthropologique, de recourir à la linguistique, nous n'avons pas traité les linguistes comme des serviteurs, mais comme des collaborateurs précieux... Il n'y a pas d'adversaires, il n'y a que des gens, qui, par des moyens différents, sont arrivés à constituer la vérité ».

R. VERNEAU, le troisième titulaire de la chaire d'anthropologie, continua les traditions que lui avaient léguées ses deux illustres prédécesseurs, dont il avait eu le rare bonheur d'être l'élève. C'est ainsi qu'il accepta en 1907 de prendre la succession d'E.-T. HAMY comme directeur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, direction qu'il garda jusqu'en 1928, date de sa mise à la retraite, et que, lorsqu'il fut nommé professeur au Muséum, il déclara solennellement dans sa leçon inaugurale : « Après l'extension qu'ont donnée à la science de l'Homme les Armand DE QUATREFAGES, les Paul BROCA, les Ernest HAMY, ce n'est plus à la seule étude des caractères physiques que l'anthropologiste peut s'en tenir aujourd'hui. A l'exemple d'Armand DE QUATREFAGES, il lui faut assigner une large place

(1) *Congreso internacional de Americanistas. Actas de la novena reunión, Huelva, 1892, Madrid, t. I, 1894, p. 96.*

à la biologie générale et à l'anthropologie préhistorique ; à l'exemple d'Ernest HAMY, il doit demander des enseignements à l'ethnographie (1). »

R. VERNEAU fait ici appel à Paul BROCA. Il est important de souligner que la conception de ce grand précurseur et de ses élèves était en effet identique à celle des maîtres officiels de l'enseignement de l'anthropologie au Muséum.

Dès 1862, devant les membres de la Société d'anthropologie de Paris, il proclamait : « Nous ne nous sommes pas réunis seulement pour étudier l'état actuel des races humaines... ; nous nous proposons encore de chercher, par les voies multiples de l'anatomie, de la physiologie, de l'histoire, de l'archéologie, de la linguistique et enfin de la paléontologie, quels ont été, dans les temps historiques et dans les âges qui ont précédé les plus anciens souvenirs de l'humanité, les origines, les filiations, les migrations, les mélanges des groupes nombreux et divers qui composent le genre humain (2). »

En 1876, dans sa leçon d'ouverture à l'École d'anthropologie qu'il venait de fonder, il déclarait : « L'essentiel est que toutes les parties de l'anthropologie trouvent leur place dans notre cadre pratique, et nous pensons que le programme entier de cette science sera parcouru dans les six cours suivants qui auront lieu parallèlement dans un même semestre : 1^o Anthropologie anatomique ; 2^o Anthropologie biologique ; 3^o Ethnologie ; 4^o Anthropologie préhistorique ; 5^o Anthropologie linguistique ; 6^o Démographie et Géographie médicale (3). »

Rappelons encore cette phrase caractéristique, écrite en 1866 : « Dire que l'anthropologie est l'histoire naturelle du genre humain, ce serait faire naître dans la plupart des esprits l'idée qu'elle est une science purement descriptive, qu'elle se borne à distinguer et à classer les diverses races d'après leur type physique ; et cette interprétation doit être écartée avec d'autant plus de soin qu'il y a eu réellement une époque où l'anthropologie, encore naissante, était confinée dans ces étroites limites (4). »

L'élève le plus direct et le continuateur de l'œuvre de BROCA, L. MANOUVRIER, ne tient pas un autre langage : « Si l'anatomie humaine est la base de la connaissance de l'Homme, elle ne constitue pas cette connaissance tout entière qui est l'objet d'une science plus complexe, l'anthropologie. L'anthropologie est une partie de la zoologie. Comme toutes les sciences qui ont pour but la connaissance particulière et complète d'une classe d'êtres, elle a pour objet l'étude complète des êtres humains et doit envisager par conséquent ces êtres au triple point de vue anatomique, physio-psychologique et sociologique. C'est la condition nécessaire d'une connaissance complète, et c'est cette connaissance complète qui est la raison d'être de l'anthropologie (5). »

Nous croyons inutile de multiplier ces témoignages de ceux qui, pendant trois quarts de siècle, furent les représentants incontestés de l'anthropologie en France. Dans leurs déclarations, nous pourrions dire, dans leurs professions de foi, quelles qu'aient été la tendance

(1) VERNEAU (R.), *op. cit.*, p. 278.

(2) BROCA (PAUL), La linguistique et l'anthropologie (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, Paris, t. III, 1862, p. 264-319).

(3) BROCA (PAUL), Le programme de l'anthropologie. Leçon d'ouverture des cours, Paris, 1876.

(4) BROCA (PAUL), Anthropologie. (*Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, Directeur : A. Dechambre, Paris, t. V, 1866, p. 276-300.

(5) POIRIER (P.), Traité d'anatomie humaine (Introduction par L. MANOUVRIER), Paris, 2^e édition, t. I, 1896, p. 6-7.

naturelle de leur esprit et leurs préférences personnelles, tous ont affirmé que le vaste champ où pouvait et devait s'exercer leur activité comprenait l'anthropologie physique humaine et zoologique, la paléontologie humaine, la préhistoire, l'archéologie, l'ethnographie, le folklore, la linguistique.

Il est regrettable que le mot « anthropologie », qui, dans l'esprit de tous ces savants, désignait ce complexe de sciences, ait vu peu à peu son sens se restreindre et qu'il n'évoque plus, le plus souvent, à l'heure actuelle, que l'idée de l'étude des races humaines au point de vue physique. Il est plus regrettable encore que certains esprits aient été victimes de cette variation sémantique au point de vouloir limiter la chaire d'anthropologie du Muséum à cette étude qui, nous venons de le démontrer, n'est qu'une partie de ses attributions. Le sens primitif du mot « anthropologie » ayant dévié d'une façon manifeste, une tendance de plus en plus marquée tend à lui substituer le mot « ethnologie ». Cette tendance a commencé à l'étranger, en Allemagne, où la *Zeitschrift für Ethnologie* date de 1869, et aux États-Unis, où le *Bureau of Ethnology* a été fondé en 1879. On peut regretter que l'usage ait imposé ces changements de terminologie, discuter sur le sens étymologique des mots, rien ne prévaudra contre le sens qui s'est imposé.

Il est certain que, à l'heure actuelle, le mot « ethnologie » a pris la signification que DE QUATREFAGES, HAMY, VERNEAU, BROCA et MANOUVRIER donnaient au mot « anthropologie ».

Le programme de l'anthropologie ou de l'ethnologie, tel que nous l'ont légué nos devanciers, est immense.

Dans quelle mesure y a-t-il solidarité entre les diverses disciplines que leur esprit a tenu à rassembler ?

Il est d'usage courant de faire une distinction entre les faits anthropologiques, ethnographiques et linguistiques et d'admettre qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre eux. La notion de race, la notion de civilisation et la notion de langue seraient indépendantes l'une de l'autre, et les classifications que l'on peut établir en partant de chacune d'elles n'auraient entre elles aucun lien.

Cette importante question, qui domine toute la science de l'Homme, a été exposée par DE QUATREFAGES dans des termes qui ne laissent aucun doute sur son opinion : « Les nations ont emporté avec elles leurs mœurs et leur civilisation. Nous trouverons quelquefois dans la forme d'un vase l'indication d'une origine (1). » « La langue est l'expression de la pensée. Elle se rattache à ce qu'il y a de plus intime dans les hommes. Elle doit, en conséquence, durer autant que ces hommes eux-mêmes. En d'autres termes, elle doit avoir la durée qu'ont les races. Elle se modifie en même temps que ces dernières ... Vous comprenez, d'après cela, combien sont importants les caractères tirés du langage. Lorsqu'un peuple disparaît de la carte politique, il ne disparaît pas pour cela matériellement de la surface du globe. Nous pourrions employer pour le reconnaître les caractères physiques et les caractères fournis par l'étude de son langage. Toute langue dérivée d'une autre nous indiquera une filiation de peuples, ou, du moins, devra appeler notre attention sur les analogies que peuvent présenter

(1) Anthropologie, Leçon d'ouverture, *op. cit.*, p. 406.

ces populations... Ainsi donc, nous aurons lieu de croire que nous avons une preuve absolue, lorsque nous verrons un accord complet entre la linguistique et l'examen physique. Si nous les voyons en désaccord, nous devons nous attendre à rencontrer un problème dont la solution présentera toujours de graves difficultés (1). »

Il s'en faut que la thèse d'A. DE QUATREFAGES ait été admise par tous les anthropologues. BROCA insistait, dès 1862, sur le fait que « les caractères linguistiques ne sont pas permanents (2) », qu'ils peuvent se modifier spontanément ou accidentellement, quelquefois d'une façon rapide, au contact d'une race étrangère, « alors même que le mélange des sangs est insuffisant pour imprimer à la race autochtone des changements durables ».

Rapidement, il est vrai, son opinion se modifia, puisqu'en 1866 il adopte une position voisine de celle d'A. DE QUATREFAGES : « Les caractères linguistiques offrent une permanence remarquable. Les modifications *spontanées* introduites par la suite des générations, soit dans la grammaire, soit dans le lexique, quelque profondes qu'elles puissent paraître, sont d'un ordre secondaire et laissent toujours subsister le type primitif de la langue... ; et ces modifications spontanées des mots et des formes grammaticales constituent une sorte d'évolution soumise à certaines lois... Dans beaucoup de cas, les groupes basés sur la linguistique coïncident assez exactement avec les groupes basés sur l'étude anatomo-physiologique des races humaines (3). »

R. VERNEAU, par contre, a toujours gardé vis-à-vis de la linguistique une attitude entièrement différente, qu'il précise ainsi dans une publication récente :

« La langue est un des plus mauvais caractères anthropologiques sur lesquels on puisse s'appuyer. Il est en effet trop fugace et on connaît un bon nombre de populations qui ont remplacé leur langue par une autre très différente, sans que leur type se soit modifié (4). »

Ces opinions si divergentes montrent que le problème doit être serré de près, et que les données doivent en être étudiées avec le plus grand soin.

Examinons tout d'abord, dans un cas relativement simple, celui d'un peuple envahissant en masse un autre peuple, ce qui se passe, quant à la langue, à la civilisation et aux caractères anatomiques. Que l'envahisseur arrive à imposer sa langue au peuple envahi, ou que le phénomène inverse se produise, la langue qui survit reste semblable à elle-même, dans sa structure intime, dans sa grammaire, et, même quand son vocabulaire subit une profonde transformation, il est toujours possible, sinon aisé, de la rattacher à la souche d'où elle dérive. Jamais, jusqu'ici, on n'a vu se constituer de langues métisses, c'est-à-dire des langues dont la morphologie se rattacherait à la fois à celles des deux langues qui se sont affrontées.

Pour la civilisation, il peut y avoir substitution complète, ou, ce qui est le cas le plus fréquent, mélange, mais, dans ce mélange, les éléments culturels provenant de chacun des peuples fusionnés gardent leur individualité et restent reconnaissables. Qu'un peuple armé de la lance envahisse et subjugue un peuple armé de l'arc, on peut admettre que l'une

(1) Application de la linguistique à l'étude des races humaines, *op. cit.*, p. 213-214.

(2) La linguistique et l'anthropologie, *op. cit.*, p. 297.

(3) Anthropologie, *op. cit.*, p. 291.

(4) VERNEAU (R.), L'Homme, races et coutumes, Paris, 1932, p. 47.

de ces armes prédomine et élimine l'autre, mais il n'en résultera pas une nouvelle combinaison des deux armes préexistantes. Un mélange de civilisations se présente toujours comme une sorte de mosaïque où les apports culturels de chaque peuple se juxtaposent, tels les petits blocs de pierre ou d'émail, et demeurent identifiables, ou, si l'on veut, comme une tapisserie, qui de loin peut donner l'impression du fondu, mais dont les points demeurent cependant indépendants.

Pour le type physique, il en va tout autrement. Il n'y a pour ainsi dire jamais substitution ; il est en effet tout à fait exceptionnel, parce que pratiquement presque impossible, que l'envahisseur détruise complètement l'envahi : dans l'immense majorité des cas, il y a mélange, mais un mélange dont les résultats sont très différents de ceux qu'engendre le mélange des civilisations. Il y a métissage, c'est-à-dire formation d'un peuple nouveau, participant aux caractères des deux peuples qui se sont fusionnés, suivant des lois complexes dont la biologie ne nous a pas encore livré le secret. Ainsi, les faits anthropologiques ont nécessairement moins de netteté que les faits ethnographiques, et ceux-ci sont eux-mêmes souvent moins nets que les faits linguistiques. La tâche de l'anthropologue est, par suite, bien plus complexe et difficile que celle de l'ethnographe et, *a fortiori*, que celle du linguiste.

Un exemple précisera bien notre pensée. Si, dans une dizaine de siècles, des savants essayaient, en dehors de toute donnée historique, de reconstituer l'ethnologie du Canada actuel, la trouvaille d'une page de revue locale en langue française suffirait pour leur permettre d'affirmer qu'une partie de la population est venue de France et qu'elle est originaire en majorité de Normandie, et même de préciser à quelle époque approximative s'est effectué l'essaimage. Les données ethnographiques ne conduiraient sûrement pas à une conclusion aussi précise. L'étude anthropologique ne donnerait aucun résultat certain, car les crânes ou les squelettes normands n'ont pas de caractères distinctifs assez nets pour qu'on puisse les identifier dans une série où ils se trouveraient mélangés avec des ossements d'Anglais, d'Indiens et des autres éléments ethniques qui sont intervenus dans le peuplement du Canada.

La question indo-européenne ne se pose pas dans d'autres termes. Quand les Indo-Européens ont envahi l'Europe, ils ont imposé leur langue à presque tous les peuples qui y vivaient. Malgré les multiples aspects qu'elle a revêtus dans les diverses régions, on a pu démontrer son unité originelle et même reconstituer son vocabulaire et sa grammaire. La civilisation des conquérants s'est fusionnée avec celle des autochthones et a pris par suite, suivant les pays, des facies parfois si différents que la reconstitution de cette civilisation originelle se heurte à de grandes difficultés. Les envahisseurs enfin se sont mélangés aux peuples subjugués, et comme, en outre, ils n'étaient déjà vraisemblablement, les uns et les autres, que des métis, il devient presque impossible de retrouver dans ce mélange le type physique dominant des deux populations.

Les résultats fournis par les trois disciplines ne se présentent donc pas avec la même netteté, et c'est ce qui a pu faire croire qu'ils étaient en quelque sorte indépendants les uns des autres. Comme DE QUATREFAGES, nous ne pouvons nous ranger à cette opinion, et nous avons à diverses reprises mis en lumière des faits qui en démontrent l'inexactitude.

En ce qui concerne la solidarité de la langue et de la civilisation, les faits ne semblent

guère discutables. L'adoption d'une langue nouvelle implique nécessairement, par la force même des choses, l'adoption de ce que les mots acquis désignent : objets, coutumes, conceptions. Un mot n'est pas seulement un son, il a un contenu, qu'il s'applique aux réalités objectives ou aux idées.

Les Malgaches, en recevant la langue malaise, ont acquis du même coup toute la série de notions nouvelles dont l'ensemble constitue précisément la civilisation malaise. De même les Gaulois, en adoptant le latin, se sont assimilés les éléments essentiels de la culture latine.

Réciproquement, quand un peuple acquiert une civilisation nouvelle (1), il y a toute chance pour qu'il accueille en même temps la langue qui lui sert de véhicule, et, même dans les cas où sa langue originelle résiste, elle ne reste pas inerte devant le nouvel état de choses ; c'est ainsi que l'introduction de la civilisation normande en Angleterre, bien qu'elle n'ait pas imposé une langue nouvelle aux autochtones, a eu sur leur langue une influence profonde, attestée par le pourcentage considérable des mots d'origine latine dans son vocabulaire.

Il ne semble pas moins évident que, pour qu'un peuple adopte une civilisation et une langue nouvelles, un apport important de la population qui parle cette langue et possède cette civilisation est nécessaire.

Certes, d'autres facteurs jouent un grand rôle dans ces substitutions, notamment le prestige dont jouit, aux yeux du peuple qui reçoit, le peuple qui donne ou impose ; mais l'observation des faits actuels prouve que ces facteurs ont une importance secondaire et que langue et civilisation montrent une force de résistance extraordinaire, même dans les conditions les plus défavorables. La survivance de la langue et des coutumes bretonnes et basques, malgré le prestige incontestable du français, malgré l'influence de l'école et de la caserne, malgré la centralisation, malgré le développement du tourisme, est la démonstration éclatante qu'un peuple ne renonce à son parler et à sa civilisation qu'avec une extrême difficulté et grâce à une infiltration longue et incessante de nouveaux éléments. Comment n'en aurait-il pas été de même autrefois, alors que les langues et les civilisations n'avaient pas de moyens d'expansion comparables en puissance à ceux dont elles disposent aujourd'hui ? La substitution de la langue et de la civilisation latines à la langue et à la civilisation gauloises ne s'est certainement faite que grâce à l'établissement dans notre pays d'un très grand nombre de colons ; de même, l'influence malaise à Madagascar ne saurait être l'œuvre d'une poignée d'envahisseurs.

La preuve anthropologique de ces faits est souvent difficile à donner, car, par suite du métissage considérable des populations, les envahisseurs ont, le plus souvent, un type ethnique mal défini. Les hommes, qui ont importé en Gaule langue et civilisation latines, auraient-ils été tous Romains, — et ce ne fut certainement pas le cas, — étaient eux-mêmes le produit d'un mélange de peuples et présentaient, par conséquent, des caractères physiques très divers.

(1) Nous n'entendons pas parler ici de faits culturels isolés, mais de l'ensemble des faits constituant une civilisation : un fait culturel isolé peut, en effet, s'emprunter, sans qu'il y ait adoption du mot qui le désigne. Ainsi, bien des tribus indiennes emploient le fusil sans lui donner un nom pris aux langues européennes ; et aucun peuple d'Europe n'a adopté le nom indigène américain de la pomme de terre.

Il n'en reste pas moins vrai que tout transport de langue, comme tout transport de civilisation, est nécessairement lié à un mouvement d'immigration.

L'inverse n'est peut-être pas absolument nécessaire. On peut admettre, en effet, qu'un peuple, surtout s'il se trouve à un degré de culture inférieur à celui de la population qu'il envahit, ou s'il représente une faible minorité, puisse perdre, à son contact, sa langue et sa civilisation. DE QUATREFAGES a cité le cas des invasions scandinaves en Normandie, des colonies grecques à Agde, ou des établissements basques à Granville (1). Mais, même dans ces conditions, il n'y a jamais absorption complète, et une analyse minutieuse doit permettre de déceler dans la langue ou les faits culturels quelques traces dues à l'influence de l'élément envahisseur.

En définitive, comme le pensait DE QUATREFAGES, il existe une solidarité réelle, bien que parfois difficile à démontrer, entre l'anthropologie, l'ethnographie et la linguistique. L'ethnologue possède ainsi trois solides bâtons de route, tous trois utiles au même titre, et tous trois interchangeables; en sorte que, si l'un d'eux vient à lui manquer, les deux autres lui permettent de continuer sa marche.

L'étude des populations humaines, pas plus que celle de tous les êtres vivants, ne saurait être morcelée; un peuple ne peut être défini que par l'ensemble de ses caractères physiques, culturels et linguistiques; il n'est vraiment bien connu que lorsque tous les caractères sont confrontés et éclairés l'un par l'autre; une théorie anthropologique ne peut être considérée comme définitivement établie que lorsqu'elle s'appuie sur des preuves empruntées aux trois principales disciplines dont l'ensemble indissoluble constitue la science de l'Homme. Toute discordance dans les résultats auxquels chacune d'elles aboutit peut et doit être comprise et expliquée. Cette conclusion rejoint celle que DE QUATREFAGES formulait dès 1857.

Cette solidarité de l'anthropologie physique, de l'ethnographie, de la sociologie, de la linguistique, exige que l'anthropologue ou l'ethnologue se tiennent sans cesse au courant de tous les progrès réalisés dans ces différentes branches de la science.

Il faut ajouter à cette obligation le devoir de suivre le développement d'autres sciences connexes, la biologie générale, la géologie, la zoologie, la botanique, la minéralogie, la géographie, l'histoire, la médecine ethnique et même la chimie, la physique et l'astronomie, qui peuvent apporter un appui à ses hypothèses ou lui en démontrer l'impossibilité, lui fournir des éléments précieux d'information ou des techniques de recherche.

Plus que tout autre savant, l'anthropologue doit ignorer les « cloisons étanches » qui compartimentent les disciplines scientifiques. Plus que tout autre, il doit s'efforcer de profiter de toutes les découvertes; disons le mot, il devrait être un « encyclopédiste ». Malheureusement, il est évident qu'un homme ne peut plus, à l'heure actuelle, prétendre à une telle érudition, s'étendant à toutes les races, à toutes les populations de la terre. Et cette impossibilité a conduit fatalement les anthropologues à une forme de spécialisation que l'on pourrait appeler la spécialisation « géographique ». La nécessité de tout connaître de l'Homme et l'impossibilité d'étendre cette connaissance complète à toute la terre les ont conduits à

(1) Application de la linguistique à l'étude des races humaines, *op. cit.*, p. 215.

limiter leurs recherches à un continent déterminé, parce que, dans ce champ plus limité, ils avaient la possibilité d'envisager le problème humain dans toute sa complexité.

Cette spécialisation géographique, bien moins dangereuse que celle qui répartit les anthropologues en autant de groupes fermés qu'il y a de façons d'envisager les races et les peuples de la terre, n'est cependant pas sans inconvénients. Mais on peut facilement les éviter en groupant dans chaque laboratoire les anthropologues spécialisés dans l'étude des populations de chaque continent, de façon à leur permettre de travailler en contact étroit et de se mettre constamment, sans difficulté ni perte de temps, au courant des résultats de leurs recherches. Ainsi les œuvres d'ensemble resteront-elles toujours réalisables, puisque chacun de ces chercheurs gardera la possibilité et aura les moyens de tenter des synthèses dépassant le cadre de ses études habituelles, en comparant les faits observés par lui-même dans son propre domaine aux faits observés à ses côtés dans les autres domaines.

Parallèlement à ce groupement de recherche réalisé au sein du laboratoire, un autre groupement, non moins utile, peut être organisé, sous la forme d'une société fermée, où les spécialistes qui se consacrent à chacune des branches de l'anthropologie ou aux multiples sciences susceptibles de lui être utiles peuvent échanger leurs idées, confronter leurs conclusions, discuter leurs hypothèses et s'entr'aider de leurs conseils.

En résumé, le travail en équipes, la coopération intellectuelle doivent et peuvent sauver la science de l'Homme de l'émiettement auquel l'exposent la nécessité de la répartition et l'extrême complexité des multiples tâches qui lui incombent.

II. — LES RÉALISATIONS

Le premier acte dans la voie de la réalisation du programme que nous venons d'exposer fut le rattachement en 1928 du Musée d'Ethnographie du Trocadéro au Muséum National d'Histoire naturelle, et plus spécialement à la chaire d'anthropologie de cet établissement, dont le titulaire, non encore désigné, devait devenir automatiquement directeur du Musée.

Ce rattachement imposait à celui-ci et à ses collaborateurs une tâche écrasante. Logé dans un palais construit pour un tout autre objet, sombre et non chauffé, garni de vitrines improvisées, mal protégées de la poussière, de l'humidité et des insectes, sans bureaux, sans salles de manipulation, sans salles de travail, sans magasins, sans laboratoire, sans fichier à collections, le Musée donnait l'impression d'un « magasin de bric-à-brac » (le mot n'est pas de nous), où les objets de valeur, accumulés dans des armoires obscures, passaient inaperçus des visiteurs. L'étiquetage était pour ainsi dire inexistant. Les cartes géographiques et les cartes de répartition, indispensables pour orienter le public, manquaient. Fait plus grave encore, les objets périssables (en bois, en laine, en coton, en plume, etc...) étaient exposés à la destruction. La pénurie de gardiens rendait toute surveillance impossible ou en tout cas illusoire. Aucune garantie n'existait ni contre l'incendie, ni contre le vol. La bibliothèque, sans bibliothécaire et sans catalogue, était pratiquement inutilisable malgré ses richesses. Toute une partie du monde, où la France possède d'immenses colonies, l'Asie, n'était représentée par aucune collection, les objets venant de cette région étant envoyés,

au fur et à mesure de leur arrivée, soit au Musée Guimet, soit aux Musées provinciaux. Le personnel comprenait un directeur (M. R. VERNEAU, professeur d'anthropologie au Muséum), un inspecteur, un gardien-chef et quatre gardiens, dont les traitements représentaient une somme annuelle de 69 000 francs ; le budget du matériel était de 20 000 francs. Une Société des Amis du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, fondée en 1914 pour venir en aide à sa détresse, lui apportait plutôt un soutien moral qu'un appui matériel efficace.

Le rattachement du Musée au Muséum permit à son nouveau directeur de demander avec force les moyens de remédier à « une situation humiliante pour notre amour-propre national (1) ».

Dès 1929, les crédits alloués donnaient au Musée un sous-directeur, un assistant et deux gardiens supplémentaires. En 1930, deux agents techniques complétaient ce personnel.

Le budget du matériel était porté en même temps à 120 000 francs en 1930, chiffre que les compressions budgétaires générales ont ramené cette année à 103 000 francs.

De plus, la Commission créée au ministère des Colonies pour assurer et surveiller les répartitions des subventions accordées aux œuvres scientifiques de la Métropole par les diverses colonies attribuait, dès 1929, une somme annuelle de 150 000 francs au Musée du Trocadéro. Si, du fait de la crise, cette subvention a été peu à peu réduite jusqu'à tomber à 50 000 francs en 1934, par ailleurs, le Musée, du seul fait de son rattachement au Muséum, acquérait le droit de faire payer ses visiteurs. Le produit des entrées, qui fut pendant les premières années de 30 000 francs en moyenne, s'est élevé en 1934 à 133 000 francs environ. La Société des Amis du Musée, réorganisée sous l'active direction de M. le vicomte de NOAILLES, mettait à la disposition de l'établissement des sommes dont le total a largement dépassé un demi-million depuis 1928.

Enfin, le Parlement, prenant conscience de la nécessité d'une œuvre de réorganisation liée au prestige scientifique de la France, votait sur le projet d'outillage national de 1931, une somme de 5 800 000 francs pour réaliser le plan d'aménagement général et de transformation complète du Musée qui lui avait été présenté.

Pendant de longs mois, le public dut faire crédit à ceux qui avaient assumé la lourde tâche de réaliser ce vaste programme. Il convenait, en effet, avant de penser aux manifestations spectaculaires indispensables pour attirer la foule des visiteurs, de créer de toutes pièces les organisations et les modifications intérieures qui permettaient un travail ordonné et une œuvre scientifique de classement : chauffage et éclairage, installation de bureaux, de magasins et de salles de travail, création d'un laboratoire de réparation, de nettoyage et de désinfection, réorganisation de la bibliothèque. Il convenait enfin d'agrandir le Musée pour pouvoir désencombrer les salles d'exposition.

Ce fut là une longue période, tragiquement critique, pendant laquelle le public, qui ignorait l'œuvre indispensable mais invisible qui s'accomplissait, pouvait nous retirer sa confiance.

Cette période est heureusement terminée.

La question de l'agrandissement du Musée fut la plus facile à résoudre : la galerie

(1) Cette appréciation est de M. MARCELLIN BOULE (*L'Anthropologie*, Paris, t. XVIII, 1907, p. 239).

semi-circulaire du premier étage du Palais fut, sous réserve de quelques servitudes, — car elle doit servir à l'évacuation du Théâtre Populaire en cas de danger, — attribuée au Musée et entièrement vitrée pour devenir une magnifique salle d'exposition. Un plancher fut cons-



Fig. 1. — Escalier en béton armé, construit en 1932 pour passer de la Salle d'Afrique blanche à la Salle d'Europe.

truit pour diviser dans le sens de la hauteur la salle de l'aile côté Passy, comme on l'avait fait autrefois pour la salle de l'aile symétrique côté Paris. Un autre plancher transforma en deux magasins superposés la moitié obscure de la longue salle du premier étage en bordure de la Place du Trocadéro. Enfin au rez-de-chaussée, du côté Passy, une salle inoccupée fut transformée en un vaste magasin de réception.

Dès 1931, tous ces travaux d'agrandissement étaient terminés ou en voie d'achèvement, le chauffage et l'éclairage installés, le laboratoire, la bibliothèque, la salle de travail, les bureaux aménagés et en fonctionnement.

Les crédits de l'outillage national permirent alors de compléter l'œuvre en extériorisant en quelque sorte l'effort accompli.

Les salles d'exposition, entièrement remises à neuf, furent garnies de vitrines étanches et éclairées, où les objets de collections, nettoyés, remis en état, copieusement étiquetés et commentés, prenaient toute leur valeur éducative et spectaculaire. En même temps, des



Fig. 2. — La bibliothèque du Musée, en 1934.

organismes nouveaux s'installaient : en particulier une phonothèque et une photothèque.

Actuellement, toutes les salles du Musée sont ouvertes au public :

Salle d'Amérique ;

Salle d'Asie ;

Salle d'Océanie ;

Salle d'Afrique noire ;

Salle d'Afrique blanche et du Levant ;

Salle d'Europe ;

Salle de Madagascar ;

Salle des Peuples arctiques ;

Salle de Préhistoire exotique ;

Salle d'Organologie musicale.

Une salle spéciale est consacrée à des expositions temporaires où, suivant les occasions ou lors du retour d'expéditions particulièrement fructueuses, sont présentées au public des collections exceptionnelles, avant qu'elles prennent leur place définitive, soit dans les vitrines, soit dans les magasins du Musée.

Ces expositions temporaires ont pour résultat de réveiller périodiquement la curiosité

du public, qui volontiers se contenterait d'une visite au Musée ; elles lui donnent une impression de renouvellement constant ; elles ont, en outre, l'avantage de se solder toujours par des enrichissements de collections ; enfin elles obligent à un inventaire complet d'une région déterminée et nécessitent parfois la publication de cet inventaire, sous forme de catalogue illustré (1).

Une mention spéciale doit être faite de l'Exposition du Sahara, qui a attiré plus de 90 000 visiteurs, tout d'abord parce que cette exposition, organisée avec l'active collaboration de MM. Conrad KILIAN et EYDOUX, eut un caractère international du fait de la participation italienne, anglaise, allemande, suédoise et égyptienne, ensuite parce qu'elle affirma la solidarité du Muséum et du Musée d'Ethnographie, en offrant un tableau d'ensemble de la géologie, de la zoologie, de la botanique et de l'ethnologie saharienne, enfin parce qu'elle fut réalisée avec la collaboration du gouvernement général d'Algérie, en particulier des officiers des territoires du Sud, des résidences supérieures du Maroc et de la Tunisie, des gouvernements généraux de l'Afrique occidentale française et de l'Afrique équatoriale française.

Pendant les longs mois de réorganisation, ces expositions ont permis d'attirer et de retenir l'attention de la foule sur un musée quasi inexistant.

Parallèlement à ce travail de présentation qui était urgent et qui a fait du Musée un des établissements les plus populaires de Paris (le nombre des entrées en fait foi), le travail d'organisation intérieure se poursuivait à un rythme sans cesse accru : classement des photographies, établissement de fiches standardisées pour chaque objet, collection de disques, catalogue des livres de la bibliothèque, réparation et préservation des pièces des collections (2).

Ayant eu l'audace ou le courage, comme on voudra, de repartir à zéro, nous avons pu profiter de l'expérience de tous les peuples qui nous avaient distancés ; nous nous en sommes inspirés très largement. C'est dans ce but que, de 1928 à 1935, M. G.-H. RIVIÈRE est allé étudier l'organisation muséologique des établissements ethnographiques de Suède (Göteborg et Stockholm) ; de Belgique (Tervueren et Bruxelles) ; des Pays-Bas (Amsterdam, Leyde) ; de Grande-Bretagne (Londres, Oxford, Cambridge, etc...) ; d'Allemagne (Berlin, Cologne, Dresde, Munich, Hambourg, etc...) ; de Suisse (Bâle, Berne, Neuchâtel) et des États-Unis (Washington, New-York, Cambridge, Philadelphie, etc...).

(1) *Exposition des bronzes et ivoires du Royaume du Bénin : 15 juin-15 juillet 1932*, Paris, Musée d'Ethnographie, 1932, XII-31 pages, pl. hors texte.

Art des Incas. Catalogue de l'exposition de la collection J. L. au Palais du Trocadéro (juin-octobre 1933), Paris, Musée d'Ethnographie, 1933, 94 pages, 20 planches hors texte.

Exposition du Sahara [15 mai-28 octobre 1934]. Guide illustré, Introduction de E.-F. GAUTIER, [Paris, Musée d'Ethnographie, 1934], 32 pages, illustrations, plan.

Mission Dakar-Djibouti, 1931-1933, [Paris, éd. du « Minotaure », 1933], 88 pages, illustrations, planches (photos) dont 3 en couleurs, carte. (SOMMAIRE. — *La Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti*, par PAUL RIVET et GEORGES-HENRI RIVIÈRE. — *Introduction méthodologique*, par MARCEL GRIAULE. — *Les « wasamba » et leur usage dans la circoncision*, par ERIC LUTTEN. — *Le chasseur du 20 octobre*, par MARCEL GRIAULE. — *Notes sur la musique des populations du Cameroun septentrional*, par ANDRÉ SCHÆFFNER. — *Amulettes éthiopiennes*, par DEBORAH LIFSZYC. — *Le taureau de Seyjou Tchenger*, par MICHEL LEIRIS.)

Numéro spécial de la Revue « Togo-Cameroun » (Paris) consacré à la Mission Labouret au Cameroun (1934).

(2) FEDOROVSKY (ADRIEN), *La conservation et la restauration des objets ethnographiques*. Le Laboratoire du Musée d'Ethnographie, Paris, Vernière, éditeur [1934].

Le résultat est qu'à l'heure actuelle le Musée d'Ethnographie du Trocadéro est certainement le plus moderne et le plus au point de tous les musées d'ethnographie du monde. Les chercheurs français et les savants étrangers y viennent travailler de plus en plus nombreux, attirés à la fois par la richesse de la documentation et la facilité d'étude des documents.

Ce succès inespéré ne doit pas cependant nous faire oublier l'énorme tâche qui reste à

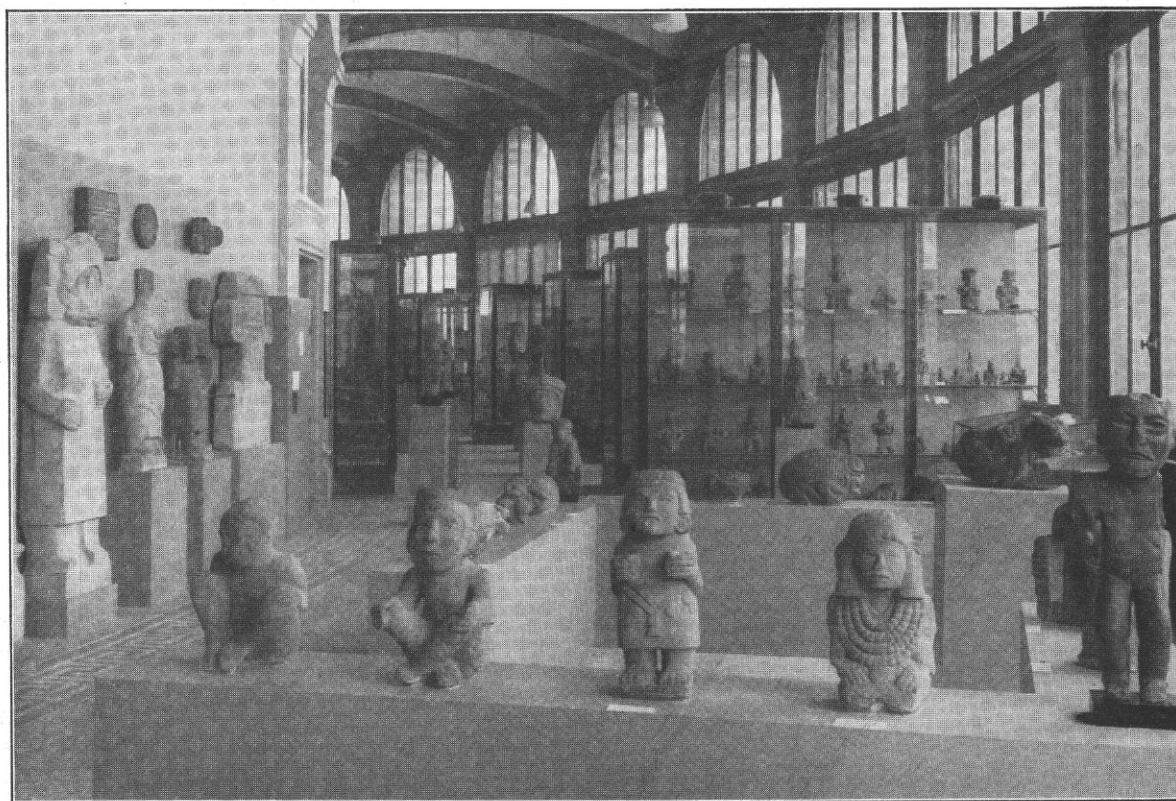


Fig. 3. — La salle d'Amérique installée dans la galerie semi-circulaire (1934).

accomplir. Le Musée compte au moins 150 000 objets, dont seulement 30 000 environ ont leur fiche individuelle ; 30 830 objets ont été en six ans désinfectés et remis en état. Il y en a 100 000 à traiter, sans compter les nouvelles acquisitions. Il faut donc prévoir encore cinq ou six ans de travail intensif pour que le Musée soit entièrement au point.

Il est évident que l'œuvre accomplie et l'œuvre à accomplir n'a pu être réalisée uniquement par les collaborateurs officiels du Musée, quel qu'ait été leur dévouement. Il a fallu faire appel aux concours bénévoles, et ce fut une des consolations, une des joies de notre travail souvent ingrat, de voir avec quel empressement ces concours se sont offerts à nous. Le rôle des quatre fonctionnaires attachés au Musée a été avant tout d'organiser cette collaboration désintéressée, de répartir les tâches entre les bonnes volontés, de les coordonner d'une façon systématique. Ils ont dû former les cadres responsables d'une petite armée d'une cinquantaine de travailleurs auxiliaires et imposer à leur enthousiasme et à leur activité une stricte discipline qui décuplait leur rendement. Et c'est peut-être là

l'aspect le plus émouvant de la régénération du Musée, qu'elle soit en grande partie l'œuvre de ce travail collectif.

Mais ce travail en équipe n'a été rendu possible et n'a été efficace que parce que ceux



Fig. 4. — Les vitrines d'art rupestre africain, dans la salle de préhistoire exotique (1934).

qui l'acceptèrent n'étaient pas exclusivement des amateurs, parce qu'ils avaient été préparés pour la plupart à cette tâche. Ici, nous touchons à un des problèmes les plus importants qui se posaient à nous et dont la solution conditionnait en quelque sorte toute action : l'enseignement officiel de l'anthropologie. Toutes les chaires du Muséum peuvent recevoir des élèves formés dans les facultés parce que le programme universitaire comporte partout des cours et des examens de physique, de chimie, de zoologie, de géologie, de botanique. Seule de toutes les sciences représentées au Muséum, l'anthropologie faisait exception à cette règle. Dans aucune faculté, elle n'était enseignée dans son ensemble. De ce seul fait, le recrutement parmi les jeunes était difficile et toujours insuffisant. Il était indispensable de combler cette lacune de notre organisation universitaire sur laquelle les anthropologues ont maintes fois appelé l'attention des pouvoirs publics (1).

C'est à ce souci que correspond la création, en 1926, de l'Institut d'ethnologie de l'Uni-

(1) Cf. *L'Anthropologie*, Paris, t. XIII, 1902, p. 548-549 ; t. XV, 1904, p. 113, 252-253, 483 ; t. XVIII, 1907, p. 239-241 ; t. XL, 1930, p. 200-201. — VERNEAU (R.), L'enseignement de l'anthropologie en France et à l'étranger (*Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Paris, 5^e série, t. III, 1902, p. 12-20).

versité de Paris, en liaison étroite avec la chaire d'anthropologie du Muséum, dont le sous-directeur, puis le titulaire, a été désigné dès la fondation comme secrétaire général.

L'enseignement de cet institut, qui correspond exactement au programme de l'anthropologie tel que le concevaient DE QUATREFAGES, HAMY, BROCA et MANOUVRIER, est couronné par un certificat de licence qui peut être délivré, suivant l'orientation que désirent suivre les élèves, soit par la Faculté des lettres, soit par la Faculté des sciences. L'utilité de cet institut ne peut pas être plus clairement démontrée que par le nombre sans cesse croissant de ses élèves :

1926-1927	26 élèves.
1927-1928.....	50 —
1928-1929	67 —
1929-1930	89 —
1930-1931	116 —
1931-1932	129 —
1932-1933	145 —
1933-1934	159 —
1934-1935	171 —

C'est parmi les meilleurs de ces élèves que le Laboratoire d'anthropologie du Muséum a eu la possibilité de choisir la plupart des collaborateurs qualifiés, indispensables pour la grande œuvre de réorganisation entreprise. C'est parmi eux, également, qu'il a pu sélectionner la plupart de ceux à qui il a confié des missions ethnologiques et des enquêtes sur le terrain.

C'était en effet un devoir, en même temps que s'effectuaient le classement et la préservation des collections existantes, de chercher à les augmenter ou à en combler les lacunes qu'un inventaire méthodique faisait apparaître, devoir d'autant plus impérieux que les civilisations humaines tendent à s'uniformiser, à perdre leurs caractéristiques essentielles avec une rapidité effrayante, et que, dans un siècle, il sera sans doute trop tard pour en fixer les multiples aspects.

C'est dans ce but que M. RIVET a entrepris, au cours des dernières années, une série de grands voyages : voyages de prospection au cours desquels il se proposait moins de faire du travail personnel que de rechercher et d'encourager les bonnes volontés et de se rendre compte des régions où des enquêtes approfondies apparaissaient les plus urgentes : Argentine, Uruguay et Paraguay (1927), Brésil (1928), Mexique (1929), Mexique, Guatemala et Salvador (1930), Indochine (1931-1932), Sénégal, Guinée et Madère (1934).

Les résultats les plus importants de ces voyages furent la création en 1930, grâce à une subvention importante du ministère des Affaires étrangères, de l'École française de Mexico, et, en 1932, la création d'une mission permanente en Indochine, sous la direction de M. CLAEYS, grâce à la collaboration de l'École française d'Extrême-Orient.

Depuis 1930, un jeune chercheur a la possibilité de séjourner pendant un ou deux ans dans une région mexicaine pour en faire l'étude approfondie et, si possible, en tirer le sujet de sa thèse de doctorat.

Les bénéficiaires de cette bourse ont été, jusqu'à présent et dans l'ordre, MM. Robert

RICARD, WEYMULLER et Jacques SOUSTELLE. La thèse du premier a paru en 1932. Celle de M. SOUSTELLE paraîtra à la fin de 1935. M. WEYMULLER vient de retourner au Mexique pour un second séjour, jugé nécessaire pour compléter sa documentation.

La mission permanente d'Indochine a permis, en quelques années, de réunir des collec-



Fig. 5. — Une nouvelle vitrine du Musée d'Ethnographie (1935).

tions systématiques sur l'Indochine, collections qui forment un des attraits principaux de la salle asiatique du Musée du Trocadéro.

Outre ces missions permanentes et continues, un grand effort a été fait pour envoyer des enquêteurs vers les régions les moins connues ou les moins représentées dans nos collections publiques, soit en organisant des missions à caractère essentiellement ethnologique,

soit en obtenant des subventions pour des voyageurs qui, chargés de missions d'ordres divers, acceptaient de s'occuper accessoirement de recherches sur les races ou les civilisations des pays visités.

Pour l'Afrique, nous citerons les enquêtes de M. MARCY (1930) aux Canaries ; de M. Roger GROMAND (1926), de M. Lucien COCHAIN (1929), de M. le lieutenant de LA CHAPELLE (1929), de M^{lle} Jeanne JOUIN (1930), de M. LE CŒUR (1934), au Maroc ; de M^{lles} Thérèse RIVIÈRE et Germaine TILLION (1934-1935) dans l'Aurès ; de M. MONOD et de M. LHOTE (1934-1935) dans le Sud algérien ; de M^{lles} Marion SÉNONES et Odette DU PUIGAUDEAU (1934) en Mauritanie ; de M. COCHAIN (1931) au Hoggar ; de M. KUENTZ en Égypte (1932-1934) ; du commandant HUSSON (1929) au Ouadaï ; de M. le gouverneur Henri GADEN (1926 et 1932) au Sénégal ; de M. WATERLOT au Soudan (1930) et en Afrique occidentale française (1935) ; de M^{lles} PAULME et LIFSZYC au Soudan (1935) ; de M^{lle} ALLIER au Cameroun (1934) ; de M. Henri LABOURET en Afrique occidentale française (1929) et au Cameroun (1932 et 1934) ; de MM. DELCROIX et MALZY en Guinée (1935) ; de M. GRIAULE en Abyssinie (1928) et au Soudan (1935) ; du R. P. TASTEVIN (1933) en Afrique occidentale et équatoriale ; de M. le gouverneur JULIEN (1927) et de M. DECARY (1930) à Madagascar.

Une mention spéciale doit être faite de la grande mission Dakar-Djibouti, qui, sous la direction de M. Marcel GRIAULE, assisté de MM. FAIVRE, LEIRIS, LUTTEN, LARGET, MOUCHET et SCHÆFFNER et de M^{lle} LIFSZYC, a parcouru l'Afrique de l'Ouest à l'Est (1931-1933), rapportant une moisson exceptionnellement abondante de documents sur toutes les régions parcourues depuis le Sénégal jusqu'à l'Abyssinie.

En Amérique, nous signalerons les missions de MM. Paul VICTOR et Robert GESSEN au Groenland (1934-1935) ; de M. Paul COZE au Canada (1930) ; de M^{lle} Yvonne ODDON aux États-Unis (1934-1935) ; de M. Georges DEVEREUX chez les Indiens Pueblo et de Californie (1933) ; de M^{lle} Élisabeth DIJOUR chez les Indiens Thompson (1931), et en Bolivie (1932) ; de M. VELLARD au Brésil (1929) et au Paraguay (1932) ; de M. Alfred MÉTRAUX au Chaco (1932) ; de M. le général LANGLOIS au Pérou (1933).

En Asie, nous avons aidé aux enquêtes ethnologiques de M. Jacques WEULERSSE (1932), du lieutenant de BOUCHEMAN et de M. Robert MONTAGNE (1934-1935) en Syrie ; de M. HACKIN en Afghanistan (1930) ; de la Mission Centre-Asie dirigée par M. HAARDT (1933) ; de M^{lle} Jeanne CUISINIER dans les États Malais (1932-1933) ; de M. Georges DEVEREUX chez les Moï d'Indochine (1933-1935).

En Océanie, le Père Patrick O'REILLY recueille les éléments pour sa thèse de doctorat dans l'île Bougainville (1934-1935) ; une mission organisée avec la collaboration belge et confiée à MM. MÉTRAUX et LAVACHERY, a exploré l'île de Pâques et la Polynésie orientale (1934-1935) ; M. AUBERT DE LA RÜE, au cours d'un voyage géologique aux Nouvelles-Hébrides (1934), a réuni d'importantes collections et se prépare à une nouvelle expédition vers les mêmes régions et les îles de la Polynésie méridionale (1935).

En Europe, M. André SCHÆFFNER a réalisé une mission musicologique dans les musées et instituts d'Angleterre et de Belgique (1934) et M^{me} COCHET, un voyage dans les pays scandinaves et baltes (1935) ; enfin un de nos élèves, M. André HAUDRICOURT, est actuel-

lement en Russie, où il étudie, sous la direction du professeur VAVILOF, des problèmes d'ethno-botanique (1394-1935).

Tous ces voyageurs, avant de partir, s'ils ne sont pas spécialistes, reçoivent une pré-



Fig. 6. — Un magasin ethnographique en 1935.

paration sommaire d'anthropométrie, d'ethnographie et de linguistique, et sont munis d'instructions (1) qui leur permettent de faire des observations utiles ; tous les ethnologues chargés de missions ont, en outre, invités à visiter tous les laboratoires du Muséum et à s'y faire donner des instructions indispensables pour pouvoir récolter des collections d'histoire naturelle destinées à enrichir l'établissement.

Toutes ces missions, sans exception, ont apporté au Laboratoire d'anthropologie et au Musée d'Ethnographie des collections de première qualité.

Mais des collections ne prennent toute leur valeur que par les travaux auxquels elles donnent lieu, soit du fait des collecteurs eux-mêmes, soit, lorsque ces collecteurs n'ont ni le temps, ni les possibilités de se livrer à cette étude, du fait d'ethnologues spécialisés. Ceci rend indispensable l'existence d'organismes, où chacun peut venir exposer ses idées et les résultats de ses recherches, organismes capables également de prendre à leur charge la publication de ces études.

Pour avoir toute leur efficacité, ces organismes doivent être orientés suivant deux conceptions différentes : les uns doivent être des organismes de synthèse où les spécialistes qui se consacrent à chacune

des branches de l'ethnologie ou aux multiples sciences susceptibles de lui être utiles peuvent échanger leurs idées, confronter leurs conclusions, discuter leurs hypothèses et s'entr'aider de leurs conseils. Une société de cette nature a été créée en 1911, à Paris, où elle siège

(1) Instructions anthropométriques, Paris, Laboratoire d'anthropologie du Muséum, 1913. — Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques, Paris, Musée d'Ethnographie, 1931. — COHEN (Marcel), Instructions d'enquête linguistique, Paris, Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, 1928 ; Questionnaire linguistique I et II (*Ibid.*, Paris, 1928). — Instructions sommaires sur la tache pigmentaire congénitale, Paris, Laboratoire d'anthropologie, (dactylographiées).

au Laboratoire d'anthropologie du Muséum, sous le nom d'Institut français d'anthropologie. Elle réunit chaque mois anthropologues, ethnographes, sociologues, préhistoriens, archéologues, linguistes, biologistes, physiologistes, paléontologistes, géographes, historiens, géologues, zoologistes, botanistes, etc... Le succès de ce groupement s'est affirmé d'année en année. Le bénéfice que les membres de cette Société ont retiré de leur mise en contact est inestimable.

Le plus grand journal d'anthropologie de France et même du monde, *L'Anthropologie*, en publiant les comptes rendus des séances de l'Institut français d'anthropologie, leur assure la plus large publicité et permet la publication intégrale d'un très grand nombre des communications qui y sont faites.

Il n'y saurait pourtant suffire, et c'est pourquoi des Sociétés spécialisées ont été créées où les chercheurs qui se consacrent à l'étude d'un continent peuvent se grouper, mettre en commun et publier les résultats qu'ils ont obtenus dans les diverses branches où s'est orientée leur activité. La Société des Américanistes de Paris, fondée en 1895, la Société des Africanistes, créée en 1930, dont le siège social est également au laboratoire d'anthropologie du Muséum, répondent à ce but. L'une et l'autre ont également assumé la tâche d'établir chaque année, dans leur *Journal* respectif, une bibliographie complète de la production scientifique pour chacun des deux continents à l'étude desquels elles se sont consacrées.

Il n'y avait pas lieu pour l'Asie de créer un organisme analogue, puisque la Société asiatique, depuis 1822, a assumé cette tâche avec un rare bonheur.

Par contre, il était nécessaire de donner au Musée d'Ethnographie un organe destiné à accueillir de courtes notes sur les collections, à signaler ses enrichissements et à marquer les étapes de sa réorganisation ; c'est ainsi que naquit, en 1931, le *Bulletin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*.

Mais toutes ces revues ne suffisaient pas à absorber la production ethnologique, puisqu'elles ne pouvaient accueillir que des mémoires de dimensions restreintes ; il était donc indispensable de penser à une collection où de longues monographies, des thèses notamment, pourraient être publiées. C'est à cette nécessité que répondent les *Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie* de l'Université de Paris, qui comptent actuellement vingt volumes, dont chacun ne comporte qu'un seul travail.

Nous espérons avoir démontré comment tout se tient dans le vaste plan que nous avons voulu réaliser en associant la recherche scientifique, la collaboration des travailleurs, la documentation, la formation et le recrutement des élèves, et enfin la publication des travaux. Il nous faut maintenant indiquer l'œuvre qui reste à accomplir pour assurer à tout cet appareil la meilleure utilisation et le maximum de rendement.

III. — LES PROJETS

Il s'en faut que l'organisation ethnologique en France, malgré les résultats acquis, soit parfaite. L'ethnologie est une science tard venue, qui s'est constituée sans plan d'ensemble et au gré d'initiatives officielles ou privées (l'École d'anthropologie en est l'exemple le plus brillant), et qui n'a pas encore eu le temps ni l'occasion de coordonner tous ces efforts, de grouper toutes les bonnes volontés, de totaliser toutes ces ressources. L'étranger qui vient à Paris est un peu désorienté devant ces organismes multiples dispersés, et en retire une impression défavorable de désordre et d'incohérence. Il trouve, au Muséum d'histoire naturelle, un laboratoire d'anthropologie avec une riche bibliothèque, à laquelle s'annexent les bibliothèques des Sociétés des Américanistes, des Africanistes et de l'Institut français d'anthropologie qui s'y abritent, avec la plus belle collection ostéologique ethnique du monde, installée dans des locaux éloignés du laboratoire lui-même ; à l'autre extrémité de Paris, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, avec ses admirables collections et une bibliothèque, modèle d'organisation moderne, mais fatalement incomplète ; à la Sorbonne, l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris ; ailleurs, des sociétés logées dans des locaux insuffisants, réduites par la dureté des temps à laisser des bibliothèques parfois très importantes dans l'abandon, faute de ressources suffisantes pour les confier à un technicien.

L'étudiant et le chercheur perdent un temps précieux à se rendre d'un de ces centres à l'autre, parce qu'ils ne trouvent dans aucun d'eux la documentation complète dont ils ont besoin.

Cette dispersion n'entraîne pas seulement des pertes de temps ; elle représente également une mauvaise utilisation des maigres ressources dont dispose l'ethnologie, mauvaise utilisation qui se traduit par un véritable gaspillage, aucune coordination n'existant entre les divers organismes publics et privés pour les achats de livres ou les échanges de publications. Elle aboutit enfin, ce qui est plus grave, à un gaspillage d'énergies et de bonnes volontés, chacun de ces organismes en captant une partie pour une action fatalement insuffisante, alors que le groupement leur donnerait une efficacité décuplée.

Ce groupement si désirable est réalisable immédiatement pour tous les organismes qui dépendent de l'État. Nous avons déjà dit que le Musée d'Ethnographie a été rattaché au Laboratoire d'Anthropologie du Muséum. Pour que ce rattachement si utile, qui répond, nous l'avons montré, à l'esprit de la chaire d'anthropologie, depuis sa fondation, produise son plein effet, il est indispensable que, dans le plus bref délai possible, ce rattachement aboutisse à une véritable fusion, autrement dit que les collections ostéologiques et les collections ethnographiques soient réunies dans un même bâtiment, et que les bibliothèques du Laboratoire et des Sociétés qui y ont trouvé asile et la bibliothèque du Musée soient centralisées sous la direction d'un bibliothécaire unique.

Le professeur d'anthropologie du Muséum est secrétaire général de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris. La nécessité de cette collaboration entre le Muséum et l'Université, qui devrait être une règle générale pour toutes les disciplines communes, s'imposait plus particulièrement pour l'ethnologie, l'enseignement de cette science ne pouvant

se concevoir d'une façon théorique et requérant une initiation technique qui ne peut s'acquérir qu'au contact des collections. De fait, les travaux pratiques, qui sont obligatoires pour tous les élèves, ne peuvent avoir lieu qu'au Laboratoire du Muséum ou au Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Combien le lien qui unit la Sorbonne au Muséum serait plus solide et plus durable, si le siège même de l'Institut d'Ethnologie de l'Université était transporté dans le local commun où nous voudrions voir réunies les collections ostéologiques et ethnographiques. Avantage évident pour les élèves qui trouveraient centralisées toutes les ressources dont ils ont besoin, avantage non moins évident pour les maîtres qui auraient sous la main toute la documentation nécessaire pour l'illustration concrète de leur enseignement. Nous croyons savoir que cette idée ne rencontrerait aucune opposition de la part de l'Université.

Comment peut-on envisager la réalisation de ce plan de coordination ? Il ne semble pas qu'on puisse songer à opérer ce rassemblement sur les terrains mêmes du Muséum d'histoire naturelle. L'espace manque pour les vastes bâtiments qu'il nécessite; l'heure est peu propice pour obtenir les crédits importants nécessaires pour leur construction et leur aménagement. Le Palais du Trocadéro, au contraire, offre toutes les possibilités de réalisation désirables.

L'Exposition internationale de 1937 ayant reçu la libre disposition de tous les locaux actuellement occupés par le Théâtre national populaire, il en est résulté un vaste projet de modernisation et d'extension du Palais du Trocadéro. Au moment où nous livrons notre travail à l'impression, ce projet, établi par les nouveaux architectes du Trocadéro, MM. BORLEAU et CARLU, et tenant compte, fort heureusement, des besoins que nous venons d'exposer, comporte pour le Musée d'Ethnographie des aménagements qui tripleraient la surface de ses salles d'expositions et de ses magasins, lui permettraient d'abriter une bibliothèque de 300 000 volumes et le doteraient de salles de conférences et de locaux assez spacieux pour rassembler tous les organismes dont il a été question plus haut.

C'est ainsi que les Sociétés des Africanistes et des Américanistes et l'Institut Français d'Anthropologie pourraient transporter dans les nouveaux locaux leurs sièges sociaux et leurs bibliothèques, dont elles accepteraient la fusion avec la bibliothèque de l'établissement. Dès maintenant, la Société Préhistorique Française les a devancés dans cette voie, et il est à penser que d'autres groupements suivront cet exemple, attirés par l'économie réalisée et par l'intérêt d'une mise en commun de leurs richesses sous la direction d'un bibliothécaire unique.

Le Musée de la Marine viendrait s'installer dans une des ailes auprès du Musée de Sculpture comparée, qui bénéficierait également d'un accroissement de superficie. Le Théâtre national populaire qui, par son voisinage, expose les précieuses collections des deux musées à des risques d'incendie, et dont l'acoustique et les aménagements sont défectueux, serait transporté dans un autre bâtiment.

Il n'est pas téméraire de penser qu'à la fin de 1938 l'œuvre sera réalisée et que la France sera dotée d'un véritable « temple de l'Homme ».

En même temps que s'exécutera ce programme, il nous faudra poursuivre une autre tâche, aussi nécessaire, et déjà en voie de réalisation.

Il est naturel que l'activité des ethnologues français se porte principalement vers l'étude de l'empire colonial français. Or, cette étude, qui trop longtemps a été livrée au hasard, peut et doit devenir systématique, maintenant qu'une petite armée de chercheurs spécialisés a été créée grâce à l'enseignement de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris. Il est nécessaire que, dans chacune de nos principales colonies, soient constitués des centres d'enquêtes ethnologiques et des musées locaux permettant aux touristes, aux colons, aux fonctionnaires, de se documenter sur place sur les coutumes des populations qu'ils visitent, avec lesquelles ils travaillent ou qu'ils administrent.

Ces centres d'étude travailleraient suivant un plan systématique, grouperaient, coordonneraient, orienteraient et stimuleraient toutes les bonnes volontés, et enfin serviraient d'organes de liaison avec le centre métropolitain.

Il est bien certain qu'il ne saurait être question d'imposer à chaque colonie une règle uniforme pour cette organisation. Dans chacune d'elles, les modalités de réalisation devront s'adapter aux conditions locales. De même qu'en Indochine le centre d'enquête s'est tout naturellement constitué à l'École française d'Extrême-Orient, au Maroc, il devrait trouver sa place à l'Institut des Hautes-Études marocaines, et, à Madagascar, il ne saurait se concevoir sans la collaboration intime de l'Académie malgache.

L'heure n'est évidemment pas très propice à ces créations. Cependant le centre d'enquête indochinois fonctionne depuis trois ans et le principe de la création d'un musée à Dalat a été adopté; en Syrie, l'Institut français de Damas a créé un centre similaire depuis un an; en Afrique occidentale française, le local du Musée est déjà désigné, et M. le gouverneur général BRÉVIE en poursuit la réalisation. A Madagascar, un projet semblable est à l'étude. La crise terminée, la prospérité revenue, nous ne doutons pas que les réalisations ne se précipitent.

Ainsi se créerait entre les ethnologues de la métropole et les ethnologues de la colonie une liaison permanente qui permettrait un échange constant d'idées et de suggestions sans aucun doute extrêmement fécond, et profitable aux uns comme aux autres.

L'ethnologie moderne ne peut plus se satisfaire d'enquêtes superficielles et extensives; elle doit s'orienter vers les travaux en profondeur et coordonnés. Seuls des centres organisés, avec un personnel soigneusement préparé à cette tâche, peuvent susciter et poursuivre des recherches suivant un plan d'ensemble. Ces centres coloniaux auraient un autre avantage, si, comme on doit l'espérer, une collaboration confiante s'établit et est maintenue avec le centre métropolitain. Cette collaboration ne doit pas être « à sens unique », mais à double courant, c'est-à-dire que nous attachons autant, sinon plus, d'importance aux suggestions qui viendront des hommes en contact direct avec les populations exotiques, qu'aux directives que les ethnologues métropolitains auront à leur soumettre. Si l'heure est passée du « curieux de la nature » qui s'improvise ethnologue, elle l'est également du savant qui médite dans son laboratoire face à face avec des choses mortes ou avec des livres. L'un et l'autre risquent de se tromper ou de faire une œuvre incomplète, le premier parce qu'il ne sait pas assez, le second parce qu'il n'a pas vu. A l'un, il faut l'initiation scientifique; à l'autre, le contact avec la réalité vivante. S'il est certain qu'un bon colonial doit avoir des notions d'ethnologie, il est non moins certain que l'on ne peut être un bon ethnologue sans

avoir vécu au milieu des indigènes. L'organisation que nous envisageons aurait l'immense avantage, du fait de la collaboration intime qui en est la condition même, non seulement de permettre un échange d'idées, mais de donner aux futurs maîtres de l'ethnologie l'occasion de compléter leur apprentissage théorique par une initiation pratique qui serait pour eux une épreuve aussi décisive que l'est l'épreuve du feu pour le soldat. L'air de la brousse, en pénétrant largement par cette voie dans nos laboratoires, dans nos musées, dans notre enseignement, ne peut qu'en renouveler l'atmosphère et la rendre plus vivifiante.
